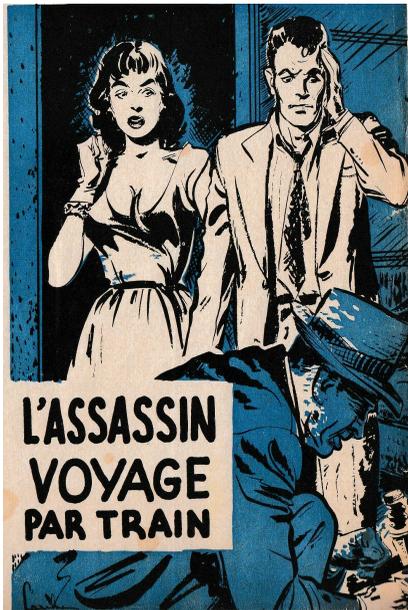


PIERRE SAUREL

# L'assassin voyage par train



BeQ

**Pierre Saurel**

Diane la belle aventurière # 046

**L'assassin voyage par train**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 475 : version 1.0

# **L'assassin voyage par train**

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

# I

Diane Roy, la belle aventurière, devait prendre une décision qui influencerait probablement toute sa carrière.

En effet, depuis quelque temps, elle était devenue lutteuse et avait fait quelques villes des États-Unis, en plus du Mexique.

Comme Jerry Brown, son gérant, allait l'emmener à Cuba, il fut rappelé à New-York.

On devait lui offrir un contrat très important.

Diane et Grace Foster, l'autre jolie fille qui luttait avec elle, attendirent à Mexico.

Michel Dupuis, l'ex-journaliste, devenu comédien, se trouvait également à Mexico.

Il s'y était rendu en compagnie de Ben Laurie dans le but de trouver une comédienne pouvant tenir le rôle de Mexicaine dans leur prochain film.

Ben était reparti avec la candidate mais Michel était demeuré à Mexico.

Lorsque les deux jeunes filles reçurent l'ordre de retourner immédiatement à New-York, Diane décida :

– Partons immédiatement en voiture. J'ai une automobile neuve et en parfait ordre. Je ne suis certes pas pour l'abandonner ici.

Et tous les trois firent le voyage ensemble, un voyage mouvementé comme nous l'avons vu lors de notre dernier épisode.

Un fois à New-York, Brown leur apprit la nouvelle. On lui offrait un contrat pour aller donner des exhibitions au Japon.

– C'est un bon voyage pour les lutteuses que j'amènerai, avait-il dit.

– Je me demande si je devrais accepter.

Grace accepta aussitôt. Quant à Diane, elle resta songeuse,

L'Américaine était plus âgée que la belle aventurière.

– Et là-bas, au Japon, je ne pourrai pas vivre une vie d’aventures comme ici. Je ne parle pas le japonais et devrai rester dans mon coin.

Elle ne savait trop que décider.

Quant à Michel Dupuis, il devait repartir pour Montréal le lendemain matin.

– J’ai pris une semaine de vacances, mais cette fois, c’est définitif, il me faut entrer.

Et il offrit à Diane :

– Pourquoi ne pas partir ensemble ?

La Canadienne ne savait trop que répondre. L’offre de Brown était alléchante, mais d’un autre côté...

– À Montréal, tu ne manqueras pas de travail, Diane. Tu pourras retourner à *la Trompette* comme journaliste, ou encore, redevenir vedette de cinéma, Ben ne demanderait pas mieux.

– Je déciderai demain, Michel. Ne m’en parle plus.

Diane savait qu’elle ne devait pas prendre de décision à la légère.

– Entrez !

La jolie Canadienne ouvrit la porte de la chambre de Brown.

– Je vous dérange ?

– Mais non, pas du tout. Nous discutons du voyage, Grace et moi. Viens t’asseoir.

Puis le promoteur demanda :

– Alors tu es décidée, tu pars avec nous ?

– Non.

– Comment non ?

– Je retourne à Montréal.

– Tu n’es pas sérieuse, Diane ? demanda Grace.

– Oui, je suis bien décidée. Vois-tu, je suis trop jeune encore pour entreprendre des tournées comme ça. Oh ! je ne dis pas, en Amérique, mais me rendre jusqu’au Japon, ça ne me sourit pas.

– Mais tu ne seras pas seule.

– Je le sais. Je préfère cependant retourner à Montréal.

Brown n'insista pas.

– C'est ton droit. Si tu veux poursuivre ta carrière de lutteuse, je donnerai ton nom à quelques promoteurs.

– Je ne dis pas non, je ne sais pas.

– Ils se mettront en communication avec toi.

Diane demanda :

– Vous avez mon adresse à Montréal ?

– Oui.

– Pour l'instant, je songe à me reposer un peu, ensuite, je prendrai une décision. Plusieurs carrières s'ouvrent devant moi.

Puis, elle changea la conversation :

– Il y a ma voiture.

– Qu'est-ce qu'elle a ?

– Je l'ai payée plus de cinq mille dollars. Si je traverse les lignes avec, elle me coûtera cher en douane, je préférerais la vendre.

Brown réfléchit :

– Je vais te l'acheter.

– Vous ?

– Oui et je vais l’emmener jusqu’au Japon. Ma voiture est d’un modèle plus vieux et je songeais justement à la changer.

– Mais je ne sais pas quel prix...

– Tu as payé plus de cinq mille, dis-tu ? Alors, disons qu’il y a cinq cent dollars d’usure. Ça te va ?

Diane n’en revenait pas.

– Un garagiste me donnerait beaucoup moins que ça.

– Oui, mais moi, je sais que c’est une automobile de valeur et qui a été fort bien conduite par son propriétaire.

– Alors, c’est entendu, la vente est conclue. Nous irons faire transférer les licences.

Diane regarda sa montre.

– Mon Dieu, Michel !

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Il va quitter l’hôtel dans une vingtaine de minutes. Je veux qu’il attende à ce soir et je

prendrai le train avec lui.

Elle sortit en courant de la chambre et se rendit à celle du comédien.

Il était en train de préparer ses valises.

– J’étais justement pour aller te dire bonjour.

– Michel, quand dois-tu te rapporter à Ben ?

– Demain matin.

– Il y a un train qui part à la fin de l’après-midi ?

– Oui, et il y en a un autre ce soir vers onze heures, je crois. Pourquoi ?

– Ne prends pas le train ce matin. Je pars avec toi.

L’ex-journaliste se retourna.

– C’est vrai, Diane ?

– Oui, j’ai pris ma décision, je ne suis pas Brown au Japon.

Il la prit brusquement dans ses bras.

– Si tu savais comme je suis content. C’était la seule chose à faire, Diane, la seule.

– Mais voyons, laisse-moi, Michel.

– Tu vas redevenir comédienne, n'est-ce pas ?  
Tu vas faire du cinéma à nouveau ?

Diane l'arrêta :

– Je n'ai rien décidé encore. Il faudra que je réfléchisse longuement.

– Mais pourquoi ne partons-nous pas ce matin ?

– Oh ! j'ai quelques emplettes à faire. Et puis, j'ai vendu ma voiture à Jerry. Il doit me la payer et nous nous rendrons à un bureau d'enregistrement.

– Bon, dans ce cas, prenons le train à la fin de l'après-midi ?

– C'est ça.

Le train partait à quatre heures.

Diane vit à toutes ses affaires et à trois heures, ses valises étaient prêtes.

– Je vais vous conduire à la gare, dans ma nouvelle voiture, fit Jerry.

– Savez-vous que ça me fait de la peine de me

séparer d'elle ? fit Diane.

– Je te crois. Mais tu pourras t'en acheter une autre à Montréal.

– Évidemment !

Ils arrivèrent à la gare vers quatre heures moins vingt. Michel alla acheter les billets. Diane fit ses adieux à ses amis.

– Je vous souhaite un bon voyage et beaucoup de succès.

– J'espère que nous nous reverrons ?

– Pourquoi pas ?

Michel fit signe à Diane.

– Allons-y, si nous voulons avoir de bonne places. Il est déjà moins quart.

Elle embrassa Grace et serra la main de Brown.

– Au revoir et à bientôt, j'espère.

– Bonne chance à toi aussi, Diane.

Elle monta sur le train en compagnie de Michel. Le premier compartiment était plein.

– Allons plus loin, il y aura moins de monde.

Il avait bien raison. Dans le cinquième compartiment, il n’y avait que deux personnes.

– Ici, nous serons très bien.

Michel plaça les valises et ils prirent place sur la banquette.

– J’ai hâte de revoir Montréal, dit-elle.

– Et moi aussi. Il ne faut pas partir pour longtemps, qu’on s’ennuie déjà. C’est quand on est loin qu’on apprécie le mieux son pays.

Dix minutes plus tard, le train se mettait en marche.

Trois autres personnes étaient venues s’installer dans le compartiment.

Il y avait deux hommes, une femme avec un enfant de sept ou huit ans, et une jeune fille dans la vingtaine.

Les hommes étaient occupés à lire des journaux.

Le conducteur passa. Michel lui remit les billets.

Un des hommes se leva. Il regardait Diane étrangement.

Il s'approcha du couple, puis, comme il passait près de Michel, il se pencha pour attacher son soulier et dit :

– Vous parlez français, vous êtes des Canadiens ?

– Oui, répondit Michel.

– Vous allez à Montréal ? Faites semblant de ne pas me parler.

– Oui, à Montréal.

– J'ai laissé tomber une lettre sous votre banc. Vous la ramasserez tout à l'heure. Vous la livrez. On vous donnera une réponse. C'est important. Dites que c'est Paul qui vous envoie et que je vous ai promis une récompense.

Et l'homme s'éloigna rapidement.

## II

Diane n'avait pu saisir toute la conversation.

– Qu'est-ce qu'il te voulait ? Il t'a parlé ?

– Oui.

Et Michel lui répéta la conversation qu'il avait eue avec l'inconnu.

– Tu as ramassé la lettre ?

– Non. J'ai l'impression que ce type est surveillé, Diane. Il a peur de ne pas se rendre à destination.

– Ou bien il craint la police et a voulu se débarrasser de quelque chose de compromettant. Où est-il allé ?

– Dans la toilette des hommes. C'est une excuse pour changer de place et pour me laisser la lettre.

– Mais pourquoi à toi plus qu'à un autre ?

– Parce que nous parlions le français. Il a deviné que nous étions Canadiens.

Une dizaine de minutes plus tard, Michel acheta un journal et volontairement y laissa tomber une page.

En la ramassant, il prit aussi la lettre.

Il n’y avait qu’une adresse sur l’enveloppe.

– L’ouvres-tu ? demanda Diane.

– Non, à moins qu’il ne survienne autre chose.

Il glissa la lettre dans sa poche.

– Notre type n’est pas revenu ?

– Non, pour moi, il a dû changer de compartiment.

Juste à ce moment, le petit garçon se mit à crier.

– Je veux aller à la toilette.

– Pas tant de tapage, veux-tu ?

– Mais maman...

– Bon, viens, je vais t’y amener.

La grosse femme se leva et se dirigea vers

l'arrière du compartiment. Elle ouvrit la porte et poussa un cri de mort. Tout le monde se leva.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Diane avait bousculé Michel et s'était précipitée vers la femme.

Un homme était étendu dans la toilette, il était recourbé sur lui-même. On ne voyait pas sa figure, mais on distinguait facilement le manche du couteau qui sortait de son dos.

Quelqu'un cria :

– Allez chercher le conducteur !

Un employé arriva bientôt.

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

La grosse femme tremblait comme une feuille.

– J'ai voulu emmener mon petit garçon à la toilette et, en ouvrant la porte, j'ai vu...

Elle se mit la main devant les yeux. Le conducteur se pencha.

– N'y touchez pas, fit Diane, pas avant l'arrivée de la police. Il y a peut-être des empreintes sur le couteau.

– Vous avez raison.

Cependant il releva la figure de l’homme et tourna sa tête de côté.

Diane reconnut l’inconnu qui, quelques minutes plus tôt, avait remis la lettre à Michel.

– Vous le connaissez ?

– Moi, mais non ? fit Diane.

Elle s’était retournée. L’autre homme qui était dans le compartiment avec eux venait de poser cette question.

– Pourtant, je vous ai vu pâlir quand vous avez regardé sa figure, dit l’homme.

– Mais puisque je vous dis que je ne le connais pas, répondit la belle aventurière.

La grosse femme semblait avoir repris son sang-froid.

– Une chose certaine, dit-elle, l’assassin est dans ce compartiment, et moi, je n’y resterai pas plus longtemps.

– Qui vous fait dire que l’assassin est ici ?

Elle déclara :

– Tout à l’heure, quand vous êtes venu collecter, vous avez ouvert la porte et j’ai failli perdre mon chapeau. Ç’a fait un courant d’air. Si quelqu’un d’autre était entré dans le compartiment, je m’en serais aperçue.

Le conducteur regarda autour de lui.

– Vous êtes six personnes exactement. La police vous interrogera.

Diane retourna à son siège avec Michel.

– C’est notre type ? dit Michel.

– Oui.

– Qu’est-ce qu’on fait de la lettre ? Je crois que nous ferions mieux de la jeter.

– Non.

– Pourquoi ?

– Elle contient sûrement quelque chose de fort important, Michel. Nous devons la garder.

– Pourquoi ne pas la remettre aux policiers ?

– Jamais, on nous soupçonnera probablement. On a fouillé les poches du type, on cherchait sans doute la lettre.

– Crois-tu qu'on va nous obliger à descendre du train ?

– Je l'ignore.

Bientôt, on arriva à une gare. Quatre policiers attendaient. Ils avaient été prévenus.

Ils montèrent à bord du train.

Une chose était certaine, l'assassin était dans le compartiment.

Ils firent leur travail préliminaire, puis on descendit le cadavre.

– Il n'a aucun papier d'identification.

Michel leur demanda :

– Allons-nous continuer notre route ?

– Vous semblez pressé, l'ami.

– Non, mais il faut que je sois à Montréal demain matin. Je travaille.

– Vous oubliez une chose, il y a eu un meurtre de commis dans ce compartiment. L'assassin est parmi vous, dit l'un des policiers.

Diane protesta :

– Vous n’avez pas le droit de tous nous garder. Nous ne sommes pas tous coupables.

– Je le sais, mais vous allez probablement être obligés de descendre.

Les détectives sortirent du compartiment, mais l’un d’eux demeura de faction devant la porte.

Enfin, les deux officiers qui semblaient en charge, revinrent.

Ils interrogèrent tout le monde, prenant les noms et les adresses :

– Où allez-vous ?

– Montréal, répondit Diane.

– Vous aussi ? dit-il en s’adressant à Michel.

– Oui.

Il se tourna vers son collègue :

– Tout le monde va à Montréal. Qu’est-ce qu’on fait ?

L’autre policier décida :

– Continuons le voyage avec eux. Nous poursuivrons notre enquête. Une fois à Montréal,

la police pourra nous aider.

Et il ajouta :

– Mademoiselle avait raison tout à l’heure. Il n’y a qu’un criminel dans ce compartiment et cinq innocents. Il serait injuste de retarder tous les autres.

Et on ordonna au conducteur de remettre le train en mouvement

– Il est temps, nous avons plus d’une heure de retard.

Et le convoi se mit en branle.

Les deux détective verrouillèrent les portes du compartiment afin que personne ne puisse y entrer.

– Maintenant, dit-il, vous allez tous nous montrer vos papiers d’identification.

Ils obéirent.

Diane en profita alors pour interroger les policiers :

– Y avait-il des empreintes sur le couteau ?

– Non, mademoiselle.

– Alors, l’assassin portait des gants ?

– Comme vous, mademoiselle.

Elle ne broncha pas.

– Avez-vous remarqué, fit la jeune fille, que l’assassin a fouillé les poches de la victime ?

– En effet.

– Il cherchait sans doute quelque chose. Or, la victime était assise là, un peu en avant de nous. Au-dessus, il y a des bagages, je ne sais pas si...

Le policier s’était déjà éloigné.

– Diane.

– Oui, Michel ?

– Je me demande si je ne serais pas mieux de leur parler de la lettre. J’ai peur que tôt ou tard, ça retourne contre moi.

– Écoute, si tu es craintif, passe-la-moi. Je vais m’en charger.

– Ce n’est pas ça...

– Attendons d’être rendus à Montréal.

– On nous fouillera peut-être.

– Je ne crois pas. Nous sommes connus là-bas.  
Et puis, tu as télégraphié à Ben ?

– Oui.

– Tu lui as dit que je revenais avec toi ?

– Oui.

Diane sourit.

– Ben est Américain. Pour moi, si la police cherche à nous retenir, elle va avoir de la difficulté.

– Tu crois ?

– Oui, Ben s’y connaît en publicité.

Mais Michel continuait d’être mal à l’aise.

– Diane, j’ai l’impression qu’en gardant cette lettre, nous soustrayons un coupable à la justice.

– Michel, je croyais que tu me connaissais plus que ça.

– Que veux-tu dire ?

– Une fois rendue à Montréal, que penses-tu que je vais faire, hein ?

Michel ne répondit pas, mais déjà, il devinait la vérité.

### III

– Écoutez-moi tous, fit le policier. Nous ne voulons pas vous retenir prisonniers, par contre, vous devez coopérer avec la justice.

L'autre ajouta :

– En arrivant à Montréal, vous allez nous suivre au poste. Nous devons vérifier vos identités. Ensuite, vous serez relâchés.

La grosse femme s'écria :

– Mais vous n'y pensez pas ? Mon mari et quelques amies m'attendent. Et n'oubliez pas que je suis la présidente des dames de Sainte-Anne de ma paroisse et que mon garçon...

– Vous ferez comme les autres, madame. D'ailleurs, nous descendrons les derniers du train.

Il regarda le sourire narquois de Diane.

– Pourquoi riez-vous ? Je ne trouve rien de drôle pour vous dans cette histoire.

– C’est défendu de trouver ça amusant, monsieur le policier ?

Il n’osa pas répondre. Le conducteur passa :

– Montréal, next. Montréal.

Le voyage avait été long et tout le monde était fatigué.

– Ce n’est pas drôle de voyager en compagnie d’un assassin, murmura Diane.

Puis, elle demanda à Michel :

– Passe-moi la lettre.

– Mais...

– Donne-la-moi, j’ai une idée.

Diane la glissa dans sa sacoche. Le train s’arrêta et les premiers passagers se mirent à descendre.

\*

Ben Laurie entra dans le bureau de Georges Dupas, le propriétaire du journal *la Trompette*.

– Bonjour, monsieur Dupas !

– Tiens, Laurie, comment allez-vous ? Venez vous asseoir.

Ben enfonça son chapeau melon sur sa tête, alluma son cigare, puis :

– Monsieur Dupas, je vous apporte de bonnes nouvelles, quelque chose qui fera sûrement un excellent reportage.

– Ah !

– Diane revient à Montréal.

Dupas sursauta :

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Tenez, lisez le télégramme que j'ai reçu de Michel Dupuis.

Le propriétaire du journal pour qui Diane avait longtemps travaillé comme journaliste, lut à haute voix :

– Arriverai Montréal de New-York par train du soir. Serai avec Diane. Elle revient définitivement, abandonne la lutte – Michel.

Dupas s'écria :

– Mais il faut aller à sa rencontre.

– Justement, c'est ce que j'allais vous proposer. N'oubliez pas qu'elle est une grande vedette de cinéma.

– C'est surtout une journaliste. Elle va sûrement reprendre sa place à *la Trompette*.

– Oh ! non, vous ne pouvez pas rivaliser avec moi, mon cher.

– De la concurrence ?

– Loyale, évidemment.

– Avez-vous prévenu d'autres journaux ?  
demanda Dupas.

– Non, mais j'ai l'intention de le faire. Plus Diane aura de la publicité, plus ce sera avantageux pour nous, qu'elle travaille comme comédienne ou comme journaliste.

– Vous avez raison, je m'occupe de prévenir les autres journaux.

– C'est ça. Et moi, j'offre un cocktail à Diane à mon hôtel, lorsqu'elle arrivera. Tout le monde y sera. Quand je parle de tout le monde, je veux

dire quelques invités. J'espère que vous serez du nombre.

– Avec un grand plaisir.

Et quelques heures plus tard, à la gare, journalistes et photographes se pressaient afin de recevoir l'ex-journaliste, l'ex-vedette de cinéma.

Dupas était là, avec une gerbe de fleurs.

Ben Laurie avait mis un chapeau melon tout neuf et fumait un cigare plus gros qu'à l'ordinaire.

Les appareils photographiques étaient prêts à lancer leurs éclairs de magnésium.

On annonça enfin dans le haut-parleur que le train de New-York arrivait.

– Il est temps. Il a plus d'une heure de retard.

– On dit qu'un homme a été tué en route, fit quelqu'un.

Les premiers passagers apparurent.

Ben se tenait tout près de l'escalier.

– Vous la voyez ?

– Non, pas encore. Pour moi, elle se doute un peu de la réception que nous lui préparons et elle se fait attendre.

– Ça me surprendrait de la part de Diane.

Presque tous les passagers étaient descendus.

– Comment, elle n’y est pas ?

Soudain, on vit apparaître un homme, précédé d’un constable en uniforme. Derrière eux venaient d’autres personnes.

– La police ! Mais qu’est-ce qui se passe ?

Le constable en uniforme, cria :

– Un passage, s’il vous plaît.

Ben poussa un cri :

– La voilà !

En effet, Diane venait d’apparaître dans la porte. Aussitôt, les éclairs de magnésium se mirent à briller. Les journalistes voulurent l’entourer.

– Ah ! ça, mais qu’est-ce qui se passe ? demanda un des détectives.

Ben chercha à le bousculer.

– Comment, qu’est-ce qui se passe ? Diane Roy, une vedette de cinéma, une journaliste hors-pair revient à Montréal, chez elle, et vous vous demandez ce qui se passe ?

– Vous connaissez mademoiselle Roy ? demanda le policier à Laurie.

– Mais tout le monde la connaît.

Les journalistes avaient réussi à entourer Diane et on lui posait mille et une questions.

Ben s’approcha :

– Bonsoir Diane, vous venez tous à mon hôtel.

– Impossible !

– Comment impossible ?

– Il y a eu un meurtre sur le train et on veut nous emmener au poste, Michel et moi.

– Quoi ?

– Le meurtre s’est déroulé dans notre compartiment, expliqua le jeune Dupuis.

Ben s’écria :

– Mais c’est ridicule, je réponds d’elle, monsieur le détective. Je suis Ben Laurie, président de la Laurie Productions Company.

– Et moi, je suis Georges Dupas, propriétaire du journal *la Trompette*, je réponds pour les deux.

Diane profita du brouhaha pour s’approcher de Ben.

– Mettez ça dans votre poche. Pas un mot.

Et elle lui glissa une enveloppe dans la main.

– Monsieur le détective, fit Diane à haute voix, emmenez-nous dans un bureau. Vous savez qu’on a assassiné un homme dans le but de lui voler quelque chose. Fouillez nos bagages, fouillez-nous également, et ensuite, laissez-nous aller.

– Non, non, qu’il vous laisse tout de suite, dit Laurie.

– Impossible, fit le détective, le mieux que je puisse faire, c’est de me rendre à la demande de mademoiselle Roy.

Puis, avisant Dupas et Laurie.

– Vous deux, restez là. Puisque vous êtes prêts à répondre pour mademoiselle, il me faut vos noms et adresses.

– Avec plaisir.

On fit passer Diane dans un bureau, on lui posa quelques questions, on inspecta ses bagages puis une autre femme la fouilla rapidement.

– Elle ne cache absolument rien.

On avait agi de la même façon avec le jeune Dupuis.

– Vous pouvez partir, fit le détective, mais restez à la disposition de la police !

Michel, sitôt qu’il fut seul avec Diane, risqua :

– Et la lettre ?

– Ne crains rien, ils ne l’ont pas trouvée.

– Mais où est-elle ?

– Je l’ai donnée à Ben.

\*

Plusieurs journalistes avaient accepté l'invitation de Ben.

On posa mille et une questions à Diane sur sa carrière de femme-lutteuse. Dupas réussit enfin à s'approcher de son ex-employée.

– Ah ! Diane, je suis bien content de te revoir. Tu sais que je t'ai toujours considérée comme ma fille.

– Je sais, monsieur Dupas.

– Et je veux que tu viennes faire un tour au journal. Ta place t'est toujours ouverte.

– Je vous remercie.

– Franchement, c'est dans le journalisme que tu as le mieux réussi.

– Peut-être.

Ben prit également la jeune fille à part.

– Diane, je suis content que tu sois revenue. Nous avons un nouveau scénario pour un prochain film. Il n'y a que toi qui puisses jouer ce rôle. Je vais te faire parvenir le texte dès demain, il va te plaire, j'en suis certain. Nous discuterons

des conditions et je suis assuré que nous nous entendrons à merveille. Tu sais, ma fille, que ta carrière de comédienne est encore ce que tu as fait de mieux. Qu'est-ce que tu en dis ?

– Ma lettre ?

– Pardon ?

– Oui, avez-vous ma lettre, Ben ?

– Mais, Diane, je te parle d'autre chose...

– Oui, oui, j'ai compris, je vais y penser, Ben, mais je voudrais ma lettre pour l'instant.

– Tiens.

Puis, l'Américain demanda mystérieusement :

– Qu'est-ce qu'elle contient ? Pourquoi l'avoir cachée aux policiers ?

– C'est un secret. Elle contient des millions.

– Quoi ?

Diane éclata de rire.

– Mais non, c'est une lettre d'amour et je ne voulais pas qu'on la trouve sur moi. Elle est signée par quelqu'un de très important.

– Ça ne me surprend aucunement.

Diane regarda sa montre et dit :

– Écoutez, messieurs, je ne m’ennuie pas, au contraire, mais nous venons de faire un très long voyage, et assez mouvementé, je l’avoue. Je suis fatiguée et avant de mettre un peu d’ordre chez moi...

– Je vais te reconduire, Diane, fit Michel.

– Ah ! non, toi, je te garde, fit Ben. J’ai beaucoup de choses à discuter.

– C’est moi qui irai la reconduire, fit Dupas.

– Je vous remercie.

Diane s’excusa encore une fois et sortit avec son ex-directeur.

Dupas la laissa chez elle.

– Alors, je vous attends demain au journal ?

– Je ne sais pas si j’irai demain, monsieur Dupas, mais je passerai sûrement vous voir.

– Je t’attends, ma petite.

La jolie aventurière entra dans l’appartement

qu'elle avait longtemps occupé avec son père.

Rien n'était changé, même si pendant quelques semaines, la maison avait été sous-louée.

Le locataire avait laissé le tout en excellente condition.

Diane fit rapidement le tour des pièces, puis enleva sa robe et passa un déshabillé. Elle alluma une cigarette et s'installa dans un fauteuil.

– Et maintenant, la lettre.

Elle l'ouvrit rapidement. Diane semblait désappointée.

– Je croyais que c'était plus important que ça.

Tout ce qu'il y avait sur le papier, c'étaient des chiffres : « 26 864 » C'était tout.

– Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, 26 864 ?

Elle haussa les épaules.

– J'aurais dû suivre les conseils de Michel et remettre cette lettre à la police. En tout cas, je

vais en avoir le cœur net, demain, j'irai à cette adresse.

## IV

Il était onze heures du matin.

Diane inscrivit l'adresse dans un cahier puis elle regarda l'enveloppe :

– Non, je ne l'apporte pas avec moi.

Elle décrocha un cadre et glissa l'enveloppe en arrière.

– Là, elle sera en sûreté.

Elle sortit, sauta dans une voiture et jeta une adresse au chauffeur :

– 10 243 Bellefeuille.

– Bien, mademoiselle.

L'automobile s'arrêta enfin devant une maison plutôt pauvre. Diane paya le chauffeur puis s'engagea dans l'allée menant à la maison.

– Mademoiselle ?

– Oui ?

– Vous désirez quelque chose ? Je suis le propriétaire de la maison, je sortais justement, ma voiture est devant la porte.

Il demanda :

– Puis-je vous ramener dans le centre de la ville ? Je suis très pressé. Alors, si vous avez à discuter.

– Mais certainement, ça ne peut mieux s’adonner.

L’homme fit monter Diane dans sa voiture et il s’installa au volant.

Comme l’automobile s’éloignait, un homme sortit de la maison.

– Que voulait donc cette jeune fille ? Et qui est cet inconnu qui l’a emmenée ?

Il regarda sa montre.

– Je suis inquiet. Paul aurait dû me faire parvenir le renseignement.

Il haussa les épaules et entra dans la maison.

\*

– Alors, mademoiselle ?

Diane était sur ses gardes.

– Monsieur, j’ai un message, enfin... Je vais vous expliquer. J’étais sur le train qui revenait de New-York.

– Ah !

– Vous avez un ami qui se nomme Paul ?

– En effet, je l’attendais hier soir, mais il a dû manquer son train.

– Non.

– Comment ça ?

– Il a été assassiné.

– Quoi ? Paul a été...

– Tué, oui. On lui a planté un couteau dans le dos.

Le jeune homme demanda.

– Et c’est lui qui vous a donné cette adresse ?

– Justement.

– Comment s’y est-il pris ?

– À un certain moment, il a passé près de moi. Il s’est penché pour attacher son soulier et me dit : « Retenez cette adresse, mademoiselle, s’il m’arrivait quelque chose... »

« Il me donna l’adresse, puis :

– Mon nom est Paul. Oh ! excusez, on me surveille. Je vous reverrai.

« Et il s’éloigna rapidement.

– Il ne vous a pas remis une enveloppe, ne vous a laissé aucun message, demanda l’homme.

– Non.

– Pourtant, Paul devait avoir quelque chose pour moi. Je ne comprends pas ça.

La voiture s’arrêta.

– Alors je crois que j’ai rempli ma promesse.

– Non, attendez, mademoiselle, venez avec moi. Je voudrais que vous répétiez à quelqu’un ce que vous venez de me dire.

– Ah ! pourquoi ?

– Moi, on ne me croirait pas.

– Comme vous voudrez.

Ils se dirigèrent vers une autre maison située dans le quartier pauvre de la ville. L’homme frappa trois petits coups à la porte et entra.

– Où est le patron ?

– Dans le bureau, en bas.

– Venez, mademoiselle.

Ils descendirent dans la cave. Le jeune homme fit passer Diane. La jeune fille s’arrêta brusquement.

Elle se trouvait en face de l’homme qui avait voyagé dans le même compartiment qu’elle.

– Tony ? dit ce dernier.

– Oui.

– Va dire au patron que mademoiselle Roy est ici.

Diane se retourna.

– Comment savez-vous mon nom ?

Il se mit à rire.

– Nous sommes bien renseignés,

mademoiselle.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrait à nouveau. Diane faillit pousser une exclamation. La grosse femme, celle qui avait voyagé avec son petit gars, était devant elle.

– Vous ne croyiez pas me revoir si tôt, n'est-ce pas ? dit-elle.

Elle se tourna vers le type qui avait emmené Diane et demanda :

– Tout s'est bien passé, Philip ?

– Oui, madame, je surveillais la maison comme vous me l'aviez demandé. Alors j'ai vu arriver mademoiselle. Avant qu'elle ait eu le temps de sonner, je l'ai interpellée.

– Et que vous a-t-elle conté ?

– Elle m'a dit que Paul lui avait donné cette adresse et pas autre chose.

– Non ?

Elle ricana :

– C'est ce que nous allons voir.

Diane comprit qu'elle était tombée dans un

piège et déclara :

– C’est vous qui avez tué le type sur le train ?

– Moi ? Mais vous vous trompez, mademoiselle. Vous m’avez vue, je suis toujours restée à mon siège.

– Alors c’est celui que vous appelez Tony qui a commis le meurtre. Il travaille pour vous, c’est la même chose.

– C’est regrettable, mademoiselle, mais vous auriez dû vous asseoir dans un autre compartiment... ou encore faire comme votre petit ami, ne pas mettre votre nez dans les affaires des autres. Lui, il a deviné que c’était une chose importante.

Diane murmura :

– Michel ! Si j’avais suivi ses conseils, si j’avais tout révélé à la police, ce ne serait pas arrivé.

\*

– Michel ?

– Oui ?

– C’est Ben qui parle. Écoute, hier soir, Dupas est allé reconduire Diane, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Il va sans doute lui faire une proposition intéressante pour le journal. Il faut le devancer.

– Mais de quelle façon ?

– Tu vas te rendre chez Diane. Il n’est que dix heures, elle doit encore dormir. Invite-la à dîner. Tu m’appelleras et nous allons tâcher de lui faire signer un contrat immédiatement.

– Entendu, moi, je ne demande pas mieux.

Michel se rendit à l’appartement de la jeune fille. Il sonna mais personne ne vint ouvrir.

– Déjà sortie, à cette heure-ci ?

Il décida de prévenir Ben.

Michel allait s’éloigner, lorsqu’une voiture s’arrêta devant la maison. Deux hommes montèrent rapidement.

Ils devaient avoir la clef de l'appartement de Diane car ils entrèrent sans sonner.

– Ah çà ! il se passe quelque chose de mystérieux.

Michel n'hésita pas. Il entra dans la pharmacie et appela à l'appartement de la jeune fille.

Le téléphone sonna deux fois et une voix d'homme répondit :

– Allô ?

– Mademoiselle Roy est-elle là ?

– Non, je suis un ami, elle sera de retour dans une heure.

– C'est curieux, elle avait rendez-vous avec moi, et tout à l'heure, on ne répondait pas chez elle. Il y a quelque chose de louche là-dedans. Moi, j'appelle la police.

Et Michel raccrocha aussitôt.

Il sortit de la pharmacie, juste à temps pour voir les deux types s'enfuir de la maison. Ils ne voulaient pas prendre la chance de se faire capturer.

Michel laissa la voiture s'éloigner puis retourna vers l'appartement de son amie.

Dans leur hâte, les deux hommes avaient laissé la porte entrouverte.

Michel entra.

– Où peut bien être Diane ? Et pourquoi ces types-là sont-ils venus ? Des voleurs ? En tout cas, ils avaient certainement des idées croches derrière la tête, puisqu'ils se sont sauvés en entendant parler de la police.

Soudain, l'ex-journaliste se rappela.

– La lettre !

Il regarda autour de lui.

– Mais oui, ce doit être ça, ils devaient chercher la lettre. Mais Diane a dû l'emporter avec elle.

Michel allait sortir, lorsqu'il se retourna.

– Elle n'a pas eu le temps de mettre de l'ordre dans son appartement.

L'ex-journaliste avait une manie.

Comme plusieurs personnes, il ne pouvait

souffrir de voir un cadre mal placé sur un mur.

Il étendit le bras pour remettre le cadre bien droit.

– Comme ça.

Mais un morceau de papier tomba à ses pieds.

– Ah çà, mais c'est la lettre que l'on m'a remise sur le train !

Michel ouvrit l'enveloppe et comme la jolie aventurière, il remarqua qu'il n'y avait que des chiffres sur la feuille, à l'intérieur.

– Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

Michel glissa l'enveloppe dans sa poche.

– Il est temps que la police soit mise au courant de cette affaire.

Il monta dans sa voiture.

– Oh ! mais non, si les types sont venus ici, c'est parce qu'ils savaient que Diane avait la lettre. Ils venaient la chercher, mais mon appel les a dérangés. Diane est peut-être en danger.

Michel jeta un coup d'œil sur l'enveloppe et vit l'adresse.

– Je vais aller faire un tour à cette maison.  
Et bien décidé, le jeune journaliste partit.

\*

Philip et Tony étaient partis pour l'appartement de Diane.

La belle aventurière restait seule avec la grosse femme, mais cette dernière avait pris soin de la ficeler solidement.

– Enfin, allez-vous m'expliquer ce qui se passe ? demanda la belle Diane.

La femme ricana.

– Dis-moi où se trouve le papier que Paul t'a remis et je te conterai tout. Plus que ça, je te remettrai en liberté.

– Mais je ne sais rien, je vous le jure.

– Tu mens ! Je l'ai vu jeter un papier à vos pieds et ton ami l'a ramassé. Ensuite c'est toi qui l'as pris.

– Il ne m’a donné qu’une adresse.

– Moi, je suis persuadée que Tony et Philip vont trouver le papier.

Juste à ce moment, on entendit un bruit de porte qui s’ouvrait.

– C’est nous, patronne !

Tony et Philip apparurent.

– Eh bien ?

– Nous avons failli nous faire prendre.

– Comment ça ?

– Nous venions à peine d’entrer dans l’appartement de cette Diane que le téléphone a sonné. J’ai dit à Tony de ne pas répondre.

Tony, cependant, se défendit :

– Moi, j’ai cru que c’était mieux. On a demandé à parler à Diane.

– Et puis ?

– J’ai dit qu’elle était sortie et que j’étais un ami.

– C’était une femme ou un homme ?

– Un homme, il a dit qu’il avait rendez-vous avec mademoiselle Roy et que tout à l’heure, ça ne répondait pas. Et il a ajouté comme ça : « Moi je trouve qu’il y a quelque chose de mystérieux dans tout ça, j’appelle la police. » Vous pensez qu’on n’a pas pris de chances.

– Imbéciles ! dit la femme.

– Nous ne voulions pas nous faire arrêter.

Philip demanda :

– Que ferons-nous maintenant ?

La patronne réfléchit :

– Nous allons garder cette Diane ici. Il se peut que ce soit son ami qui ait le papier. Il faut tenter d’entrer en communication avec lui. Nous ferons un petit échange !

– Vous avez son nom ?

– Oui, il est dans les journaux. Il se nomme Michel Dupuis et travaille pour la compagnie de cinéma Laurie.

Se tournant vers Philip :

– Essaie de le retracer, mais ne fais rien sans

m'en parler.

– Entendu.

Philip partit.

\*

Michel sonna à la porte.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis un homme vint ouvrir.

– Monsieur ?

– Vous êtes le propriétaire de cette maison ?

– Non, je suis le locataire, pourquoi ?

– Vous habitez ici ? fit Michel.

– Oui.

– Vous connaissez un dénommé Paul qui a fait le voyage sur le train New-York Montréal ?

– Oui, je le connais.

– J'ai un message pour vous.

– Entrez !

L'homme referma la porte.

– Quand avez-vous rencontré Paul ?

– Je l'ai vu sur le train. Il m'a remis le message et quelques minutes plus tard, il se faisait assassiner.

– Donnez !

– Quoi ?

– Le message !

– Une seconde, fit Michel, pas si vite que ça, j'ai certaines questions à vous poser,

– Je regrette, mon jeune ami, mais je ne puis répondre à aucune question. Vous devez livrer le message, c'est tout. Vous recevrez une récompense.

– Connaissez-vous mademoiselle Diane Roy ? demanda Michel.

– Non.

– Elle n'est pas venue ici ?

– Non.

Soudain, l'homme demanda :

– Ne serait-ce pas une fille assez grande, mince ?

– Oui, et fort jolie !

– Je ne l’ai pas vue de près. Je jetais un coup d’œil par la fenêtre et je l’ai vue qui s’éloignait. Elle est montée dans une voiture.

– Vous êtes certain de ça ?

– Oui. Elle portait un manteau gris avec un collet en fourrure.

– C’est elle.

Michel conta alors tout ce qu’il savait.

– Pourquoi ces hommes sont-ils venus fouiller la maison ? dit Michel.

– Écoutez, mon jeune ami, je crois que vous avez raison. Votre compagne est sans doute en danger.

– Ah !

– Vous pouvez garder un secret ?

– Oui.

L’homme glissa la main dans sa poche et sortit

une carte.

– Vous connaissez ça ?

– Oui.

– Je suis un officier de la gendarmerie royale. Nous sommes sur une piste de dangereux trafiquants de narcotiques.

– Et ce Paul...

– Paul était un de mes agents. La police l'a identifié, j'en suis assuré, mais on n'en parle pas.

– Et le message ?

– Paul a réussi à retracer un paquet important, destiné aux trafiquants. Il doit être déposé dans un casier postal quelque part.

– Je comprends maintenant.

– Vous comprenez quoi ?

– J'ai ouvert l'enveloppe et elle ne contenait que des chiffres.

– Maintenant vous pouvez me la donner ?

– Certainement.

Michel tendit l'enveloppe.

- Tenez. Comment vous appelez-vous ?
- Ici on me connaît sous le nom de Smith mais je suis en vérité le sergent Villemont.
- Le sergent ouvrit l’enveloppe.
- 26 864.
- Qu’est-ce que ça veut dire au juste ?
- Le bureau de poste numéro 26 et c’est le casier 864.
- Ceux qui font le trafic connaissent ce numéro ?
- Naturellement, mais ils ont dû savoir que Paul l’avait lui aussi. Quelqu’un a-t-il vu mon ami vous glisser le message ?
- Je l’ignore.
- Attendez-moi une seconde, je vais placer un appel.
- Le sergent alla décrocher le récepteur de son appareil téléphonique et signala un numéro.
- Allô, Hervé ?
- Oui.

– C’est Villemont, écoute, rends-toi tout de suite au bureau du poste numéro 26. Surveille la case 864.

– Paul a pu faire passer le message ?

– Oui mais n’arrête pas le type qui ira chercher le paquet.

– Pourquoi ?

– Il faut capturer toute la bande. Et de plus, il y a une jeune fille mêlée à cette histoire et il se peut qu’elle soit en danger.

– Entendu, je suivrai le type et t’appellerai sitôt que je le pourrai.

– C’est ça.

Le sergent raccrocha.

Maintenant il ne reste plus qu’à attendre.

Michel demanda :

– Pouvez-vous m’expliquer certaines choses que je ne comprends pas ?

– Certainement. De quoi s’agit-il ?

– Comment se fait-il que les trafiquants ne

possèdent qu'un numéro de casier postal ? Ils ne rencontrent pas le type qui leur envoie la drogue ?

– Non, c'est une très bonne organisation.

Il expliqua :

– L'homme qui réussit à passer la drogue aux lignes, se débarrasse immédiatement de son paquet en le jetant à la poste. Nous l'avons suivi maintes fois, et ça nous a pris plus de mois avant de connaître son stratagème. Maintenant, Paul avait découvert le pot aux roses, mais les trafiquants s'en sont rendus compte. Ils ont tué Paul. Heureusement qu'il a eu l'heureuse idée de vous livrer le message.

– Et Diane ?

– On devait surveiller ma maison. On l'a vue s'en approcher et on lui a tendu un piège.

Soudain, le sergent demanda :

– Écoutez, j'ai une idée.

– Quoi donc ?

– Puisque vous avez la lettre, les trafiquants ne

peuvent la trouver, n'est-ce pas ?

– Non.

– Savez-vous ce que je ferais ?

– Quoi donc ?

– J'entrerais gentiment chez moi. Il est probable qu'on va essayer de communiquer avec vous.

– Vous croyez ?

– Oui. Celui qui a tué Paul vous a vu sur le train. Il sait que vous étiez le compagnon de mademoiselle Roy. On a parlé de vous dans les journaux.

– Ils pensent peut-être que c'est moi qui ai la lettre ?

– Oui et on vous proposera un marché. La libération de Diane contre la lettre.

– Et si on me fait une telle proposition ?

– Acceptez-la mais ne donnez pas la lettre tout de suite, attendez qu'on vous amène à l'endroit où se trouve Diane.

– On ne la remettra peut-être pas en liberté.

Elle en sait trop long.

– C’est évident, mais je vais donner des ordres et on vous suivra. Vous n’aurez rien à craindre. Je vais vous faire protéger.

Et le sergent ajouta :

– C’est la seule façon de sauver votre amie.

– Et si par hasard vos hommes perdaient ma piste ?

– Nous vous retrouverons quand même. Quand la bande des trafiquants verra que c’est vous qui avez la lettre, ils se croiront en sûreté. Ils ne savent pas que vous êtes venu me la montrer. Ils iront chercher le paquet et nous les retracerons.

– Bon, je vais faire ce que vous dites, sergent.

– Entrez chez vous et attendez, je serai fort surpris si on n’essayait pas de vous rejoindre dès cet avant-midi.

Le jeune comédien-journaliste partit aussitôt.

## V

– Monsieur Laurie ? dit un homme qui s’était présenté au bureau de Ben.

– Oui, c’est moi.

– Monsieur Dupuis est-il là ?

– Non, il est venu mais il est reparti. Quelque chose de spécial ?

– Pouvez-vous me donner son adresse ? Je suis un de ses copains de collègue et j’aimerais bien lui serrer la main.

– Avec plaisir.

Ben lui donna l’adresse.

– Il habite un appartement, mais je crois bien que vous ne pourrez pas le rejoindre là aujourd’hui. Ce soir peut-être ?

– Savez-vous où il est allé ?

– Il devait rencontrer une de nos comédiennes.

Maintenant je ne puis vous en dire plus long. Il ne m'a pas rappelé.

– Je vous remercie, monsieur Laurie.

– De rien.

Philip sortit, l'air fort satisfait.

— Prenons une chance. Il est peut-être retourné chez lui, dit-il.

\*

– Patronne ?

– Qu'est-ce que tu veux, Tony ?

– Moi, à votre place je ne prendrais pas de chances.

– Comment ça ?

– J'irais chercher le paquet tout de suite.

La grosse femme se retourna.

– Et moi, je te dis de te mêler de tes affaires, Tony. Je sais ce que je fais. La Gendarmerie est peut-être au courant du numéro de case.

- Et si nous n’y allons pas, nous perdrons tout.
- Il vaut mieux perdre un paquet que de tous échouer en prison, tu comprends ?
- En tout cas, moi, si vous voulez mon avis...
- Justement, je ne le veux pas, ton avis.

Elle regarda sa montre.

- Que fait donc Philip qu’il ne revient pas ?

Elle s’avança vers Diane.

- Je commence à perdre patience, ma petite, et c’est tant pis pour toi. Tu ne veux pas me dire où se trouve le message de Paul ?

- Mais puisque je vous dis que je ne suis au courant de rien. Il m’a donné une adresse et n’a pas eu le temps de m’en dire plus long.

La grosse femme se mit à rire.

- Je ne suis pas pressée, tu sais. Quand ton petit ami, Michel Dupuis, verra que tu es entre nos mains, il parlera bien, lui.

\*

Michel était rendu à son appartement depuis à peine cinq minutes, qu'on frappa à la porte.

Il alla ouvrir.

– Monsieur Dupuis ?

– Oui.

– Je voudrais vous dire deux mots. Il s'agit de Diane...

– Entrez !

Michel referma la porte.

– Pouvons-nous parler en toute sécurité ?

– Oui, je suis seul, vous pouvez être tranquille. Qui êtes-vous ?

– Peu importe qui je suis. Vous connaissez mademoiselle Roy ? Vous avez fait le voyage avec elle sur le train de New-York ?

– En effet.

– Un type a été assassiné sur ce train.

– Juste.

– Un peu avant de mourir, ce type vous a

parlé. Il a même laissé tomber un papier près de votre siège, papier que vous avez ramassé. Exact ?

– Où voulez-vous en venir ?

– Il a une grande importance pour nous. Vous l’avez encore ?

– Si je vous disais que je l’ai remis à la police ?

– Je ne vous crois pas. Paul vous a donné une adresse. Mademoiselle Roy nous l’a avoué.

– Vous avez vu Diane ?

– Oui, elle est présentement chez une amie, nous la gardons comme otage.

Michel bondit :

– Quoi ?

– Oh ! ne craignez rien, il ne lui arrivera aucun mal. Tout ce que nous voulons, c’est le message de Paul.

– Si je vous remets ce message, vous allez redonner la liberté à Diane ?

– Oui.

Philip demanda aussitôt :

– Vous l’avez donc ?

– Je sais où il se trouve.

– Où ?

– Une seconde, l’ami, je ne suis pas un imbécile. Avant de parler, je veux savoir si tout ce que vous dites est vrai. Qui me dit que Diane est votre prisonnière ?

– Vous avez le téléphone ici ?

– Oui.

– Vous permettez que je m’en serve ?

– Certainement,

Philip signala un numéro.

– Allô, Tony, passe-moi le patron.

– Tout de suite.

La grosse femme vint à l’appareil.

– C’est Philip qui parle, je suis en conversation avec monsieur Dupuis. Il sait où se trouve le message de Paul.

– Non, c’est vrai ?

– Mais, avant de me le remettre il veut vérifier si ce que je dis est la vérité. Il ne croit pas que Diane est notre prisonnière. Pouvez-vous l’emmener à l’appareil ?

– Certainement.

Philip fit signe à Michel.

– Venez !

Il prit le récepteur.

– Allô ?

– Attendez, fit Philip, on est allé la chercher.

– Allô ?

– Diane, c’est toi ?

– Oui. Michel, n’écoute pas ce qu’il vont te dire...

Et Diane ne put en ajouter davantage. On l’avait fait taire.

– Allô, allô ?

On avait raccroché.

– Eh bien, maintenant, vous voyez bien que j’ai dit la vérité. Vous allez me remettre le

papier ?

– Pas tout de suite.

– Quoi ?

– Je vais aller avec vous.

– Où ?

– À l'endroit où se trouve Diane. Vous la remettrez en liberté et moi, je vous dirai où se trouve le message.

– Bon, marché conclu. Vous êtes prêt à me suivre ?

– Oui.

Les deux hommes sortirent.

– Ma voiture est devant la porte, fit Philip, montez.

Michel obéit. Son ravisseur s'installa au volant et démarra aussitôt.

Au bout de quelques secondes, Philip s'écria :

– Oh ! je vois, c'est un piège.

– Mais non, voyons.

– Ne mentez pas, c'est un piège. Il y a

quelqu'un qui nous suit.

Il ricana :

– Mais on ne me jouera pas aussi facilement.

Il tourna rapidement à gauche.

– Je connais la ville comme pas un, vous allez voir.

Il tourna à nouveau, mais à droite, et presque immédiatement, entra dans un passage de cour.

L'automobile qui les suivait continua son chemin sans s'arrêter. Philip la laissa s'éloigner, recula, puis partit en sens inverse.

– Comme vous voyez, c'est un jeu d'enfants. Heureusement que j'ai été élevé dans ce quartier. J'ai pu leur échapper facilement. Maintenant ils peuvent courir.

Il se tourna vers Michel.

– C'était très ingénieux.

– Je vous avoue que j'ignorais que j'étais surveillé. C'est peut-être à cause du meurtre. N'oubliez pas que j'étais dans le compartiment.

La voiture fila pendant une dizaine de minutes. Philip faisait plusieurs détours afin d’être bien certain de ne pas être suivi.

– Nous sommes arrivés. Passez le premier. Je suis armé, je vous préviens, et si vous essayez de vous enfuir, je tirerai.

– Pourquoi me sauverais-je ? Je veux que vous remettiez Diane en liberté.

Philip se mit à rire.

– Nous allons régler tout ça dans quelques minutes !

\*

Villemont décrocha :

– Allô ?

– Sergent ?

– Oui.

– Ici Ronald, je l’ai perdu de vue.

– Qui ?

– Le type qui est allé chercher Dupuis. Il a dû s’apercevoir que je le filais.

Le sergent laissa tomber un juron.

– Il aurait fallu être plus prudent.

– J’ai fait mon possible, sergent.

– Eh bien, rendez-vous au bureau de poste numéro 26. Hervé est déjà là. Je vous rejoindrai dans quelques minutes.

Et Villemont ajouta :

– Espérons que ces trafiquants tomberont dans le piège, autrement, nous aurons deux cadavres de plus sur les bras.

## VI

– Comment, c’est vous ? fit Michel en reconnaissant la grosse femme.

– Laissez faire vos commentaires. Vous avez le papier ?

– Remettez Diane en liberté, je vous le donnerai ensuite.

– Non, le papier d’abord.

– Il ne l’a pas, fit Diane. Je l’ai détruit.

– Elle ment, fit Michel, je l’ai trouvé chez elle, elle l’avait caché derrière un cadre.

Diane pâlit.

– Michel, tu n’es pas pour leur remettre ce papier, ce sont des criminels.

– Je veux te sauver.

– Mais tu sais bien qu’ils ne me laisseront jamais sortir d’ici, j’en sais trop long sur leur

petite organisation.

Le jeune comédien haussa les épaules.

– Ne t’inquiète pas, j’ai lu le message, et il ne veut rien dire. Ce ne sont que des chiffres.

La grosse femme ordonna à Tony :

– Délie la jeune fille.

– Mais...

– Fais ce que je te dis. Puis à Michel :

– Vous voyez que je suis sincère, n’est-ce pas ? J’ai déjà fait la moitié du chemin. Sitôt que vous m’aurez remis le papier, je vous laisserai la liberté.

Dupuis mit la main dans sa poche et sortit l’enveloppe.

– Tenez !

La femme prit la lettre et l’ouvrit.

– C’est bien ça, dit-elle. Elle demanda à Michel :

– Vous n’avez parlé de ça à personne ?

– Mais non, ce matin, je voulais voir Diane

pour lui proposer un marché. Nous voulons qu'elle revienne au cinéma. Je me suis rendu chez elle, il n'y avait personne. Comme j'allais partir, j'ai vu arriver ces deux types.

– Et puis ?

– J'ai compris qu'il se passait quelque chose. Je suis allé dans une pharmacie et j'ai téléphoné à l'appartement de Diane.

– Ah ! c'est vous qui avez appelé ?

– Oui. Je vous ai dit que je préviendrais la police. Vous êtes sorti aussitôt de la maison, mais vous avez oublié de refermer la porte. Je suis entré et j'ai trouvé le papier derrière un cadre.

– Ensuite ? fit la femme.

– Je suis retourné à mon appartement. Je ne savais trop que faire, puis, j'ai décidé de prévenir la police. J'allais l'appeler lorsque ce monsieur est arrivé.

– Et ceux qui nous ont suivis ?

– Je ne les connais pas. Je ne sais pas du tout ce qu'ils nous voulaient.

– Et maintenant, pouvons-nous reprendre notre liberté ? demanda Diane.

– Non !

La belle aventurière s'écria :

– Qu'est-ce que je te disais, Michel ? Tu crois que je ne les connais pas ?

– Nous vous remettrons en liberté, mais pas tout de suite.

– Ah !

– Nous irons tout d'abord chercher le paquet.

Elle se tourna vers Tony.

– Tu vas te rendre au bureau de poste. Tu as la clef du casier ?

– Oui.

– Tu prendras le paquet. Ensuite, fais bien attention de ne pas être suivi. Si on te file, arrête ta voiture devant un grand magasin et débarrasse-toi du paquet, une fois à l'intérieur. C'est facile.

– Et ensuite ? Je reviendrai ici ?

– Non, tu téléphoneras.

– Entendu.

– Et si on t’arrête, pas un mot ?

– Ne craignez rien, je ne parlerai pas, même si on me martyrisait.

– Avant de partir, aide-nous, nous allons les ficeler tous les deux.

Une fois qu’ils furent bien attachés, la femme éclata de rire.

– Me prenez-vous pour une imbécile ? Croyez-vous que je vais vous remettre en liberté, maintenant que vous connaissez tout sur notre organisation ?

Puis, à Philip :

– Nous nous débarrasserons d’eux, gentiment, sans laisser de traces.

– Compris, patronne.

– Tu peux partir, Tony !

– Je serai de retour dans une vingtaine de minutes, si tout va bien.

\*

Le sergent avait retrouvé ses deux hommes.

– Maintenant il faut être excessivement prudent. Écoute-moi bien. Si on vient chercher le paquet, c'est moi qui pisterai le type.

– Entendu, sergent.

– Toi, Hervé, tu suivras ma voiture, et toi, Ronald, celle d'Hervé.

– Compris.

– Mais, au bout de cinq minutes, environ, tu passeras devant moi, Hervé, et toi aussi, Ronald.

– Autrement dit, fit Hervé, c'est moi qui suivrai le type ?

– Justement. Un peu plus loin, ce sera au tour de Ronald. Comme ça, nous n'éveillerons pas les soupçons.

– Compris.

Soudain, Ronald poussa le sergent du coude.

– Hé, regardez !

– Quoi ?

– Le gros type, là-bas, il vient d’ouvrir la case 864.

– C’est notre homme. Alors vous avez bien compris ?

– Oui.

– Chacun à vos voitures.

Ils sortirent rapidement du bureau de poste. Le sergent attendit patiemment, prêt à mettre son automobile en marche.

Tony sortit de l’édifice en tenant le paquet sous son bras. Il monta dans sa voiture et partit.

Le sergent le suivit de loin.

Le gros homme regardait souvent dans son rétroviseur.

– Oh ! oh ! on me suit, se dit-il.

Il décida de ralentir un peu puis d’accélérer sa course. Mais quelle ne fut pas sa surprise de voir l’automobile qui le suivait de près, changer de direction.

– Je m’étais trompé. Non, je ne suis pas suivi.

Mais cinq minutes plus tard, il murmurait :

– Cette automobile qui est derrière moi, ne me laisse pas d’un pouce, je crois que cette fois, je suis pisté.

Mais au même instant, l’auto qu’il trouvait suspecte venait de changer de direction.

– Voyons, Tony, tu t’énerves inutilement, se dit-il.

Et il continua son petit bonhomme de chemin, persuadé maintenant que personne ne l’avait pris en filature !

\*

– On a sonné.

– Regarde qui c’est avant d’ouvrir, fit la grosse femme.

Philip tira légèrement le rideau.

– C’est Tony et il a la paquet.

Il ouvrit.

– Tout a bien marché ?

– Oui, fit Tony, je n’ai pas été suivi.

Michel pâlit et pensa :

– Est-ce que par hasard le sergent aurait manqué son coup ?

Philip demanda :

– Que faisons-nous de ces deux-là ?

– Nous sommes mieux d’attendre à ce soir avant de les sortir d’ici.

– Vous avez raison.

– Descendons-les à la cave.

Philip et Tony s’emparèrent des deux prisonniers. Ils les descendirent dans une petite cave non cimentée.

– Tenez, ici, vous pouvez crier à votre aise, personne ne vous entendra.

Ils refermèrent la trappe.

– Veux-tu me dire pour quelles raisons tu as parlé, toi ? fit Diane.

Michel murmura :

- Ne crains rien, on vient à notre secours.
  - Qui ?
  - Le sergent Villemont.
  - Mais qui est le sergent Villemont ?
  - Ce serait trop long à t’expliquer, mais il ne nous abandonnera pas. Quand il nous aura délivrés, j’ai bien peur qu’il te semonce.
  - Moi, mais pourquoi ?
  - Simplement parce que tu ne t’es pas mêlée de tes affaires.
- Et il ajouta :
- Si tu avais suivi mon conseil, si tu avais remis la lettre aux policiers, nous n’aurions pas été inquiétés.
  - Qu’est-ce qu’on fait, sergent ?
  - Surveillez la maison, je vais demander l’aide de la police. Il ne faut pas qu’ils nous échappent, et s’ils se voient pris, ils vont probablement se défendre jusqu’au bout.
  - Et s’ils cherchent à se sauver pendant que vous allez téléphoner ?

– Agissez pour le mieux.

Le sergent s'éloigna en vitesse. Il appela au poste numéro un.

– Je voudrais parler au Capitaine Taillefer.

– Un instant.

Quelques secondes plus tard, il avait l'officier à l'autre bout du fil.

– Allô, Taillefer ? Ici Villemont, écoutez, j'ai besoin de votre aide.

– Pourquoi ?

– Une bande à arrêter. Nous connaissons leur repaire. Deux hommes surveillent l'endroit. Pouvez-vous venir ?

– Oui. Croyez-vous qu'ils vont résister ?

– Peut-être, car il y a un assassin dans le lot. Il a tout à gagner et rien à perdre.

– Bon, dans ce cas, nous allons nous équiper en conséquence.

– C'est ça.

Le sergent nomma deux coins de rues :

– Rencontrez-moi là, et surtout, pas de sirène !

– Entendu.

Dix minutes plus tard, le Capitaine Taillefer et ses hommes arrivaient. Le sergent les conduisit vers la maison.

Taillefer donna des ordres à ses hommes.

– Vous autres, à l’arrière, les autres, restez à l’avant avec moi. Formez un demi-cercle. Ne tirez que si c’est nécessaire.

– Et s’ils se défendent ?

– Lancez des pierres dans les fenêtres, puis ensuite des bombes lacrymogènes.

– Bien, Capitaine.

Tout le monde prit son poste.

– Maintenant venez avec moi, Capitaine, nous allons sonner. Peut-être n’aurons-nous pas trop de difficultés.

\*

Tony et Philip étaient à préparer un lot de petits paquets.

La grosse femme donnait des adresses :

– Il faut faire la livraison dès aujourd’hui.

– Bien, patiente.

– Et n’oubliez pas, on doit payer comptant.

Soudain, on sonna à la porte. La grosse femme se leva brusquement.

– Vite, cachez ça.

Philip tira un tiroir et y poussa tous les petits paquets.

– Qui ça peut-il être ?

– Je vais voir, fit Tony.

Il alla à la porte, et tira le rideau.

– La police !

– Quoi ?

– La maison semble cernée, il y a des hommes partout.

La grosse femme ordonna :

– Vite, Philip, jette la drogue dans le feu.

Tony sortit son revolver.

– Nous allons nous défendre. S'ils me capturent, on va me pendre. La fille sait que c'est moi qui ai tué Paul.

– Imbécile, ne te sers pas de ton revolver.

– Mais il faut sortir d'ici, s'écria Tony.

Juste à ce moment, une voix résonna. C'était celle du Capitaine Taillefer. Ce dernier se servait d'un porte-voix.

– Sortez tous, les mains en l'air, la maison est cernée. Nous vous donnons trente secondes.

– Non, non, je ne me livrerai pas.

Tony se précipita vers une des fenêtres et fit feu à l'extérieur.

– Imbécile !

Et Philip le frappa durement avec la crosse de son revolver.

– Ils vont tous nous tuer, maintenant, dit Philip.

Une vitre vola en éclats. Une seconde plus tard, une bombe lacrymogène tombait dans la

pièce.

Philip et la grosse femme se mirent à tousser.

– Vite, sortons d’ici.

– Les autres sont dans la cave. Ils mourront peut-être étouffés.

Elle se dirigea vers la porte.

En tout cas, on ne trouvera pas de narcotiques dans la maison.

Elle sortit la première, suivie de Philip.

Les policiers entrèrent et trouvèrent Tony étendu sur le sol.

– C’est lui qui a tiré, fit la grosse femme. Nous, nous étions prêts à nous rendre. Je me demande pour quelles raisons, vous nous arrêtez comme des criminels ?

Le sergent demanda :

– Où est Diane ?

– Quelle Diane ?

– Fouillez la maison, ordonna le Capitaine.

\*

– Il ne vient pas vite à notre secours, ton sergent, fit Diane.

– Écoute !

– Quoi ?

– J’ai entendu comme un coup de feu.

– Tu dois rêver !

– Non, je te dis que j’ai bien entendu.

Diane tendit l’oreille.

– Tiens, écoute tous ces bruits de pas. Il se passe quelque chose en haut.

– Crions, fit alors la jolie aventurière.

– C’est inutile, ils ne nous entendront pas.

– Que veux-tu faire de plus ? Nous sommes ligotés comme des saucissons.

Michel réfléchit :

– Peux-tu te lever debout ?

– Je ne sais pas, je puis essayer ?

Diane réussit après mille et une difficultés.

– Je l’ai. Ensuite ?

– Essaie de frapper avec ta tête dans le plancher ?

Cette cave n’avait pas cinq pieds de haut et Diane était courbée.

– Je le ferais bien mais je suis incapable de me relever. On m’a trop bien ligotée.

Diane faisait de son mieux.

– Par petits bonds, tu trouveras certainement l’endroit où se trouve la trappe.

– Je crois que je l’ai. Je vais essayer de me relever.

Elle forçait de son mieux.

– Je te dis qu’elle est pesante cette trappe. Je l’ai, elle s’ouvre. Crie, Michel.

L’ex-journaliste poussa un cri du tonnerre.

– Au secours, dans la cave !

Diane n’en pouvait plus et elle retomba à plat ventre.

– Ouf, cette trappe doit peser vingt-cinq livres.  
Ce n'est pas facile à soulever avec la tête.

Mais la trappe venait de s'ouvrir à nouveau.

– C'est vous, Dupuis ?

– Ça y est, c'est la voix du sergent !

On délivra rapidement nos deux amis.

– Vous êtes mademoiselle Roy ?

– Oui.

– Je suis le sergent Villemont de la  
Gendarmerie Royale, mademoiselle. Je tiens à  
vous féliciter.

– Me féliciter, mais pourquoi ?

– Vous avez eu de l'intuition en ne remettant  
pas la lettre de Paul aux autorités américaines.

– Ah !

– Elles n'auraient absolument rien compris à  
l'affaire, elles auraient peut-être détruit la lettre,  
et nous n'aurions pas capturer cette bande de  
trafiquants.

Diane se tourna vers Michel.

– Et c’est toi qui croyais que le sergent allait me semoncer ?

On raconta tout à la jeune fille.

Diane était fort surprise de voir qu’elle avait été mêlée bien involontairement à une histoire de trafiquants de narcotiques.

– Et maintenant que tout est terminé, Diane, je t’invite à dîner.

– J’accepte.

– J’ai à discuter de choses sérieuses, déclara Michel.

Et pendant le repas, il expliqua :

– Ben veut t’engager.

– Je le sais.

– Il a de bons rôles pour toi, et il est prêt à te signer un contrat des plus avantageux. Tu deviendras une grande vedette. Qu’est-ce que tu en dis ?

– Monsieur Dupas aussi est prêt à m’engager comme journaliste.

– Tu n’as pas l’intention de retourner à *la*

*Trompette ?*

– Je ne sais pas, Michel, franchement, je ne sais pas. J'ai plusieurs projets, on m'offre des positions partout. Je vais réfléchir, et ensuite, je prendrai une décision.

N'oubliez pas de vous procurer le prochain numéro pour connaître une autre tranche du roman de l'année **DIANE LA BELLE AVENTURIÈRE**.



Cet ouvrage est le 475<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.